

# Le plastron à cannelures de Georges Supersaxo au Musée de Valère, à Sion

Clément BOSSON

Le Musée de Valère possède dans sa salle d'armes et armures, un plastron à cannelures, autrefois doré. Il provient de la collection Maurice d'Odet et a été acquis par le Musée, en 1884, pour 1.000 francs. Le catalogue du Musée archéologique cantonal de Sion, publié en 1900, le désigne ainsi : « N° 115. Plastron maximilien, gravé et doré aux armes de la famille Supersaxo, fin du XV<sup>e</sup> siècle » (voir pl. I, II et III).

Il appartient au type italien de ce genre d'armures, caractérisé par un large rectangle gravé de sujets à l'eau-forte sur le haut du plastron.

Cette décoration est divisée en trois parties, à gauche sainte Catherine, à droite sainte Barbe et au milieu les armes Supersaxo : écu écartelé aux 1 et 4 d'une couronne sur trois coupeaux et aux 2 et 3 de 3 coupeaux. Autour de l'écu, les initiales W. G. W. (= *WIE GOTT WILL*, soit : comme Dieu le veut). Au-dessous des gravures est inscrit au burin le texte de l'évangile selon saint Luc :

JESVS AVTEM TRANSIENS P[ER] MEDIVM I[L]LOR[VM] IBAT (IV, 30). Entre les cannelures courent des rinceaux feuillagés, alors que les surfaces non repoussées sont décorées d'attributs guerriers et de motifs champêtres.

Le plastron est dépourvu de l'arrêt de cuirasse, il appartient donc à un harnois d'homme de pied, sans défense des jambes.

Les gens de cheval aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles appréciaient l'armure complète, vêtement d'acier lourd qui les protège sans défaut de la tête au pied. L'usage d'une telle défense est impossible aux gens de pied à cause de son poids d'environ 30 kilos qui, ajouté à celui des armes offensives, s'oppose à une mobilité indispensable à la guerre.

A l'armure de guerre complète est toujours fixé, au plastron, l'arrêt de cuirasse servant à supporter la lance au moment du choc. La présence de l'arrêt ne comporte aucune exception jusqu'aux toutes dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, parce qu'alors les gens de guerre abandonnent la lance.

Un plastron dépourvu de l'arrêt de cuirasse appartient donc à une armure de piéton, la guerre à pied n'étant plus du tout dédaignée des personnalités d'un rang élevé depuis que l'infanterie a reconquis, avec son efficacité, la considération des chefs militaires. Les gens des cantons helvétiques portent la responsabilité glorieuse de ce changement d'opinion en mettant en évidence, tout au long du XV<sup>e</sup> siècle, devant l'Europe étonnée, les possibilités d'une infanterie manœuvrière. Leur éclatante démonstration contre Charles le Hardy a, enfin, définitivement redonné à la piétaille son importance et une place prépondérante au combat.

Convaincu un des premiers, Louis XI fait rassembler dès le 15 juin 1481 au camp de Pont-de-l'Arche, village de Normandie situé sur la route reliant Rouen à Evreux, les dix mille hommes qui vont lui fournir ses contingents permanents d'hommes de pied. Comme instructeurs, le roi de France engage six mille Suisses.

Maximilien I<sup>er</sup> lui aussi comprend tout ce que l'on peut attendre de la piétaille. Lorsqu'il se bat pour conserver les territoires que sa femme Marie de Bourgogne lui avait apportés, il conduit ses gens à pied « en portant la pique sur le col ».

Ces faits nous font saisir qu'un chef, même d'un rang élevé, remplissait ses commandements militaires à pied, protégé par une légère armure.

#### *La date de fabrication de l'armure.*

Le plastron du Musée de Valère a été à la mode pendant vingt-cinq ans environ, soit de 1505 jusque vers 1530. Il est gravé des armes et de la devise des Supersaxo, bien connues par leur reproduction sur plusieurs documents et monuments, en particulier à la chapelle Sainte-Barbe de la cathédrale Notre-Dame, à Sion, et à la chapelle de l'église de Glis, édifiée en 1519 par Georges Supersaxo <sup>1</sup>.

Pendant la période citée, le Supersaxo, bien en évidence parmi tous les siens, est Georges (environ 1450-1529), le chef de la famille dont les commandements militaires justifient aisément la possession d'une telle armure de luxe, présentant tous les caractères d'une réalisation personnelle très soignée.

Nous ne possédons aucun renseignement sur la date de commande de l'armure à laquelle appartient notre plastron, mais on peut la situer en rappelant succinctement l'activité militaire de Georges Supersaxo <sup>2</sup>.

A 28 ans, en 1478, il est nommé capitaine du dizain de Sion ; le désastre de Crevola (28 avril 1487) le met en évidence. Cette guerre pour la conquête

<sup>1</sup> Georges Supersaxo fait ériger cette chapelle, probablement en expiation d'un meurtre, celui du prêtre ayant donné lecture dans l'église de Glis, de l'excommunication prononcée contre lui.

<sup>2</sup> Dont la carrière est connue par l'ouvrage d'Albert Büchi, *Kardinal Matthäus Schiner...*, 2 vol. dans *Collectanea Friburgensia*, N. S., fasc. 18, 1923, XXIV + 396 p., et fasc. 23, 1937, XXIV + 467 p., qui a été adapté en français par A. Donnet, *Le cardinal Mathieu Schiner*, Neuchâtel, 1950, 317 p.

du Val d'Ossola où aboutissent les cols reliant le nord à l'Italie avait été voulue par l'évêque Josse de Silenen, évêque de Sion de 1482 à 1496. Supersaxo se met à la tête des opposants à la politique de l'évêque et s'attache au renouvellement de l'ancienne amitié avec Milan de qui dépend l'Ossola. En mars 1496, le tribun, défenseur ardent de la politique milanaise, lève la mazze contre Josse de Silenen, qui avait appuyé ouvertement Charles VIII dans sa campagne d'Italie. A la tête de 2400 hommes, le révolté assiège pendant dix jours la Majorie, résidence de l'évêque, et l'oblige à abdiquer. C'est la première intervention comme chef de guerre de Georges Supersaxo.

Le 6 octobre 1499, Louis XI entre à Milan. Peu après Ludovic le More s'adresse à l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> et aux Confédérés afin d'obtenir l'aide nécessaire à la reconquête de son duché. Georges Supersaxo lui conduit une armée de 3000 hommes des cantons, comprenant aussi des Valaisans. C'est son second commandement militaire.

Un peu plus tard, en février 1503, il est de nouveau à la tête d'un contingent venant en aide aux cantons pour affermir leur conquête de Bellinzzone.

Au printemps de 1509, le nonce apostolique auprès de la diète helvétique, Alexandre de Gabioneta, recrute secrètement, pour le compte du pape Jules II, 4.000 mercenaires commandés par Georges Supersaxo, contingent qui participe à la lutte contre Venise et en particulier à la prise de Ravenne et de Faenza. Plusieurs documents font ressortir l'importance de ce commandement : Georges Supersaxo est désigné comme chef d'armes (*armidux*) de tous les Confédérés qui combattent pour Jules II<sup>3</sup>. La campagne contre Venise se termine par le désastre d'Agnadel (14 mai 1509) après lequel la Sérénissime s'empresse de solliciter la suspension des hostilités.

Rentré en Valais après cette campagne, Supersaxo s'oppose sans ménagement à la politique du cardinal Schiner. La diète de Sion, les 13 et 14 août 1510, le déclare rebelle. Il est arrêté à Fribourg le 22 septembre et vit, les années suivantes, proscrit, excommunié, emprisonné, jusqu'en décembre 1516.

De retour dans son canton, à la tête de ses gens, il multiplie les coups de main contre les châteaux et aussi contre les partisans du cardinal. Cette lutte ouverte ne prendra fin qu'à la mort du prélat (30 septembre 1522), atteint par l'épidémie de peste qui sévit à Rome. La disparition de cet adversaire ne signifie pas la paix définitive pour Georges Supersaxo. Au début de 1529 la mazze est levée contre lui et il prend le chemin de l'exil ; il meurt à Vevey la même année.

Ce raccourci des actions militaires de Georges Supersaxo doit permettre de serrer d'aussi près que possible la date à laquelle l'armure est sortie, toute dorée, de l'atelier du forgeron. Une circonstance détermine vraisemblablement la fabrication de cette pièce : c'est le commandement du contingent suisse au service de Jules II et la participation à la campagne contre Venise, événements d'une suffisante importance pour justifier certains préparatifs. Supersaxo est alors âgé de 58 ans environ, et s'il a déjà porté l'armure, c'est à l'occasion de son capitaneat de 1478 ou de son action contre l'évêque de

<sup>3</sup> A. Büchi, *op. cit.*, t. I, p. 170.

Silenen en 1496 ; il a probablement revêtu alors une brigandine sur la jacque de mailles ou une cuirasse à pansière.

Dans les toutes premières années du XVI<sup>e</sup> siècle le vêtement de guerre change d'allure. En Allemagne et en Italie, les *armajuoli* et les *Plattner* forgent ces armures à cannelures si élégantes avec leur fine décoration de métal. La nouvelle mode a dû séduire Georges Supersaxo. Vers la fin de l'année 1508, dès que s'affermir sa chance de commander en chef en Italie, il passe ordre à un armurier de lui fournir un harnois à ses armes et bien sûr dans le style nouveau, celui dont les premières créations sont sorties des ateliers vers 1505 ; il précise aussi que l'armure sera dorée, comme il convient à un capitaine aux larges moyens.

### *L'armurier.*

La date de l'armure étant ainsi estimée, essayons de voir quel atelier a pu la forger. Notre tâche sera bien facilitée par l'existence de l'armure G. 8 du Musée de l'Armée à Paris, qui montre plusieurs points semblables avec le plastron de Valère.

Sous la bordure supérieure torsadée, à peu près pareille, les deux plastrons, celui de Paris et celui de Sion, sont décorés d'une frise rectangulaire divisée en trois parties par un trait épais en zigzag doublé d'une ligne, de croissants à Paris, simple à Sion. La ligne des croissants cerne les décorations sur la partie cannelée du plastron comme le trait en zigzag borde celles de la pièce de Sion.

Sur l'armure G. 8, dans la partie du centre, est représentée la Sainte Vierge assise, portant l'Enfant Jésus, avec à ses côtés sainte Barbe et sainte Marthe.

Supersaxo, lui, avait choisi sainte Barbe et sainte Catherine, ces deux martyres figurant au nombre des 14 Auxiliaires.

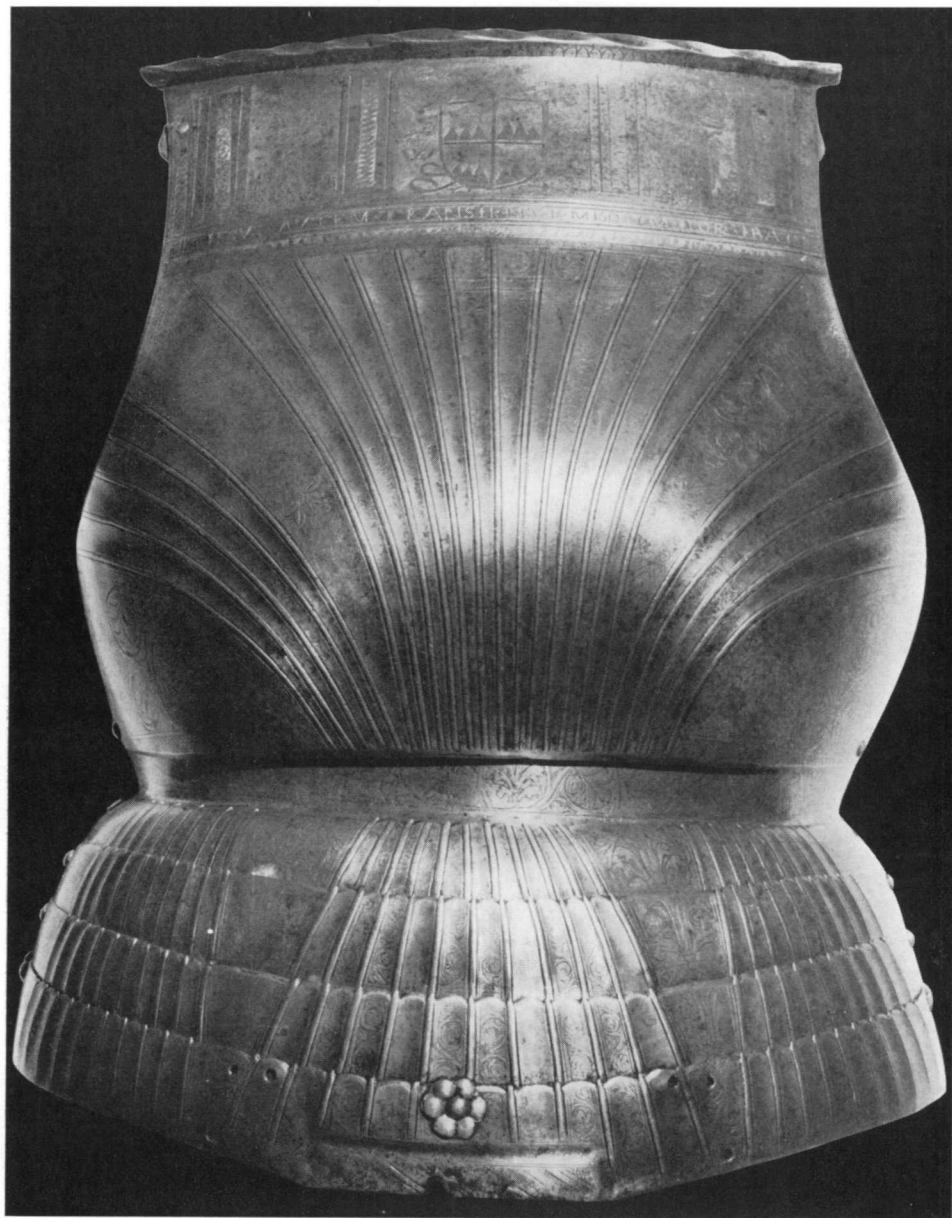
Les bandes entre les cannelures sont, sur les deux plastrons, gravées de rinceaux ; sous chaque frise, la présentation de la sentence est semblable.

Ces détails, qui font si proches les deux plastrons, sont complétés par l'identité des deux braconnières à quatre lames : même forme et même découpage du bord supérieur des plaquettes qui les composent, mêmes cannelures. L'armure de Paris, comme celle de Sion, avait été autrefois dorée.

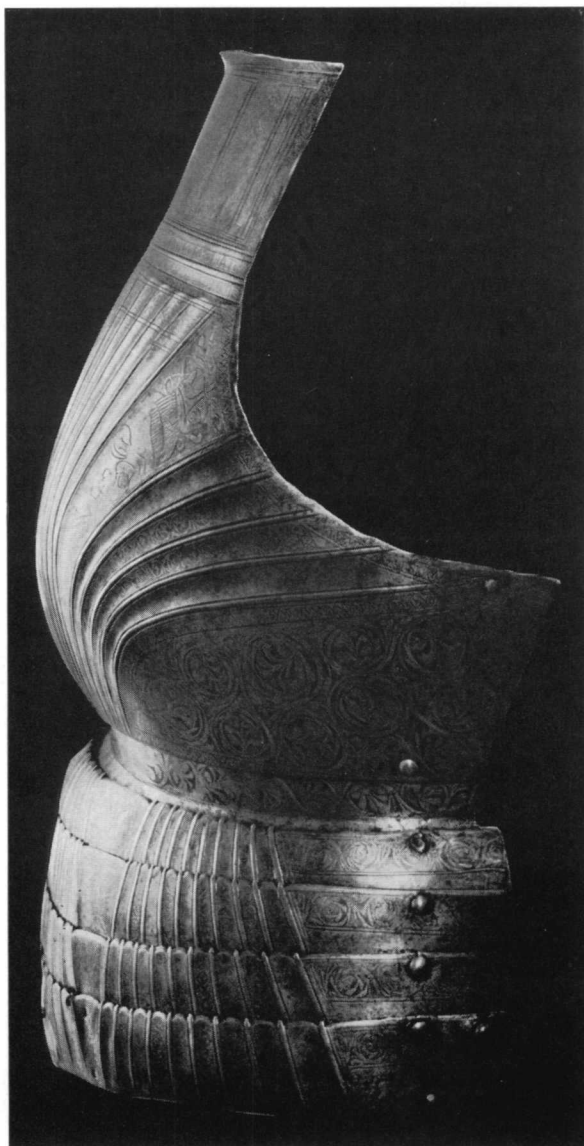
Ces similitudes permettent d'affirmer que les deux œuvres sont sorties du même atelier. Or, la salade à visière de l'armure G. 8 est inscrite du poinçon de double épreuve de Giovanni-Angelo Missaglia<sup>4</sup>. Ce Giovanni-Angelo était l'un des membres de la dynastie d'armuriers des Negroni, originaires de Ello, village du territoire de Lecco, petite ville située à l'extrémité du lac de Côme.

Le grand-père, Tomaso (mort en 1452), habitait près de la Porta Romana à Milan (actuelle Via degli Spadari), le quartier des armuriers. Sa

<sup>4</sup> Ortwin Gamber, *Der Italienische Harnisch im 16. Jahrhundert*, dans *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, t. 54, 1958, p. 75, fig. 48.









maison, attenante à l'atelier, était désignée déjà sous le nom évocateur de *Casa dell'Inferno*. Le fils aîné de Tomaso, Antonio (mort en 1496), a eu plusieurs enfants et comme premier fils notre Giovanni-Antonio, chef de la maison, décédé après 1529 <sup>5</sup>.

En 1508/1509, Georges Supersaxo est au faite de sa puissance, assez fort pour entrer en conflit ouvert avec son évêque. Sa fortune est considérable, il est donc normal qu'il s'adresse à l'un des grands ateliers de son époque, fournisseurs de princes depuis trois générations, pour y commander cette *armatura da piede* dont la seule partie qui nous reste affirme l'élégance.

Cette armure était composée de la bourguignotte ou de la salade, du colletin, du plastron, des tassettes attachées à la braconnière, de la dossière ainsi que des protections des bras complétées par les gantelets. Elle est très proche de celle de Georg von Frunsberg (1475-1528), chef des lansquenets de Maximilien I<sup>er</sup>, conservée à Vienne, à la Neue Burg, dans la collection d'armes (A. 375).

### *La devise.*

« Mais, lui, passant au milieu d'eux, s'en alla. »

Jésus vient d'expliquer aux Juifs, dans la synagogue :

Aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie... Il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps d'Elie, cependant ce prophète ne fut pas envoyé dans ce pays, mais auprès d'une veuve de Sarepta dans le territoire de Sidon. Elisée n'a pas guéri un lépreux d'Israël mais bien Naaman le Syrien.

« En entendant cela, ils furent tous remplis de colère dans la synagogue. S'étant levés, ils poussèrent Jésus hors de la ville et le menèrent jusqu'à un escarpement de la montagne sur laquelle la ville était bâtie pour le précipiter en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla. »

Jésus ne manifeste aucune crainte au milieu de la foule vociférante qui veut le jeter dans le vide. Il n'esquisse même pas un geste de défense ou de sauvegarde. Il passe et personne n'ose le toucher. Il s'en va et personne n'ose le suivre.

Georges Supersaxo aime les inscriptions latines. Il en fait sculpter en bonne place sur le splendide plafond dont il décore la grande salle du 2<sup>e</sup> étage de sa maison de Sion, en 1505 <sup>6</sup>. Il en grave une sur le plastron de sa cuirasse. Lorsqu'il dicte le texte de saint Luc à son armurier, son état d'esprit, ses sentiments sont bien différents de ceux du Sauveur. L'image des Juifs aux poings tendus contre celui qu'ils ne peuvent détruire, l'a séduit. Lui aussi passe au milieu de ses adversaires et aucun, il en est sûr, ne peut l'atteindre. Par le rappel du texte de l'évangéliste, Supersaxo affirme sa puissance, sa confiance en lui-même et en ses possibilités ; il inscrit sur l'acier, à l'intention

<sup>5</sup> Bruno Thomas et Ortwin Gamber, *L'Arte Milanese dell'Armatura...*, dans *Storia di Milano*, t. XI, s. d., pp. 718 et suivantes.

<sup>6</sup> André Donnet, *Le Plafond de Jacobinus Malacrida à la Maison Supersaxo à Sion*, Berne, Fondation Gottfried-Keller, 1959, 15 p.



de ses adversaires, les partisans de Mathieu Schiner, son mépris et son absence de crainte.

Cette même devise avait été utilisée bien antérieurement par un comte Matsch ; on peut la lire sur le plastron d'une armure milanaise d'environ 1390, conservée dans l'armurerie du château de Churburg, non loin de la frontière grisonne<sup>7</sup>. Elle est gravée encore sur une paire de gantelets, aussi milanais, de cette même époque, faisant partie des collections du Bargello à Florence<sup>8</sup>.

### *L'armure du triptyque de Glis.*

Georges Supersaxo avait fait édifier, en 1519, en l'église de Glis, tout près de Brigue, une chapelle dédiée à sainte Anne. L'autel de cette chapelle est surmonté d'un grand triptyque gothique ; sur les volets fermés, le tribun s'est fait peindre en compagnie de sa femme et de ses 23 enfants. Tous sont à genoux ; le chef de famille a revêtu un lourd manteau au col d'hermine. À côté de lui, un de ses fils porte la demi-armure avec les brassards. Sur le haut colletin se lisent les initiales de la devise familiale : W. G. W.

Malgré la fatigue de l'œuvre, il est possible d'affirmer que l'armure du fils n'est pas celle à laquelle a appartenu le plastron du musée. Pourtant cette représentation d'un Supersaxo en homme de guerre peut laisser subsister un doute sur l'attribution du plastron : au père ou à l'un de ses fils ? L'examen du triptyque va nous permettre d'aboutir à une conclusion.

Le père y figure comme un homme d'une forte stature, nettement plus imposante que celle de ses enfants et surtout de son fils le soldat.

Or, le plastron de Sion a été forgé pour un homme de belle carrure avec ses 38 cm de largeur de poitrine, 30 cm de largeur de taille, 38 cm de largeur de hanches et 22 cm pour le vide de sa partie bombée. Il convient à un homme dont les mesures, considérées comme normales selon nos critères de taille du XX<sup>e</sup> siècle, ne l'étaient pas à cette époque, car les hommes des siècles passés étaient plutôt petits. Louis XIV, dépeint comme « noble, grand, majestueux », ne dépasse pas 1,59-1,60 m ainsi que l'atteste son armure, cadeau de Venise en 1668, date à laquelle sa croissance était terminée puisqu'il était âgé de 30 ans.

Georges Supersaxo, à l'aspect beaucoup plus vigoureux que celui de ses fils, semble donc bien avoir été le seul à pouvoir porter notre plastron.

De ce qui précède, on peut ainsi conclure que le Musée cantonal de Sion possède, sous le N° 115, le plastron d'une armure de piéton, dorée, qui a appartenu à Georges Supersaxo et qui a été forgée en 1508 par Giovanni Missaglia de Milan<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> Oswald Trapp et James G. Mann, *The Armoury of the Castle of Churburg*, Londres, 1929, N° 13.

<sup>8</sup> Guy Francis Laking, *Europeans Armours...*, vol. II, Londres, 1920, p. 210, fig. 565.

<sup>9</sup> Qu'il me soit permis ici de remercier très chaleureusement les personnalités qui ont bien voulu m'aider dans l'élaboration de ce travail, MM. André Donnet, Albert de Wolff, chanoine L. Dupont Lachenal, Grégoire Ghika et Pierre Contat.